

Azur

HARLEQUIN

NATALIE ANDERSON

Maître de ses sentiments

NATALIE ANDERSON

Maître de ses sentiments

Traduction française de
CHRISTINE MAZAUD

Azur

 HARLEQUIN

Collection : Azur

Titre original :

AWAKENING HIS INNOCENT CINDERELLA

© 2018, Natalie Anderson.

© 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1381-7 — ISSN 0993-4448

1.

Grace James remit une mèche de ses cheveux derrière son oreille et tapa le code qui permettait d'ouvrir la grille de la propriété. Les deux lourds battants s'écartèrent et, poussant sa bicyclette, Grace entra.

L'endroit était magique. Le long de l'allée qui menait à la maison et au milieu des pelouses minutieusement entretenues se dressaient de grands arbres centenaires. À travers leur frondaison elle devinait, au loin, le majestueux lac de Côme.

Elle appuya sa bicyclette contre le tronc d'un peuplier noir et avança. La maison apparut soudain, immense, magnifique.

— Oh ! s'exclama-t-elle.

Depuis quatre mois qu'elle vivait à Bellezzo, joli village lombard, au nord de l'Italie, elle croyait avoir vu ce que ce pays offrait de plus beau en matière d'architecture. Elle se trompait. La construction qui apparaissait là, devant ses yeux, supplantait par l'importance et la beauté tout ce qu'elle avait pu admirer jusque-là. La villa Rosetta était un chef-d'œuvre d'élégance du plus pur style XVIII^e, avec sa façade ocre, ses grandes arcades, ses hautes fenêtres et sa tour. Le soleil qui commençait à décliner jetait ses derniers rayons sur cette demeure grandiose, la drapant d'un voile doré. Le spectacle était époustoufflant.

— C'est trop beau..., murmura-t-elle.

Et elle continua de marcher. Cette propriété, luxueuse résidence d'été de familles aisées jalouses de leur tranquil-

lité, était inoccupée depuis un mois. Apparemment, son nouveau propriétaire, Rafael Vitale, y avait entrepris des travaux qu'il avait confiés à des entreprises étrangères au pays. Il en avait barricadé l'accès, heurtant par ce choix la sensibilité de la population locale.

Personne à Bellezzo ne savait exactement la nature des travaux qu'il avait réalisés, mais ils étaient maintenant terminés, et le bruit courait qu'il ne la louerait pas ; ce qui chagrinait les commerçants du village, qui voyaient d'un très bon œil arriver des gens fortunés habitués à dépenser sans compter pendant leurs vacances. Dorénavant, toujours selon la rumeur, Rafael Vitale, agent de change milliardaire et play-boy impénitent, entendait y organiser des fêtes dignes des bacchanales.

Ce ragot fit rire Grace tout bas. Certes, ces lieux se prêtaient bien à ce genre de réjouissances décadentes – si tant est qu'elle connaisse quelque chose à la décadence et à la débauche. Ce qui l'étonnait le plus, c'était qu'une personne puisse vivre seule dans autant de mètres carrés. Elle, elle n'aurait pas pu. Donc, qu'on y amène des nymphes et des satyres, pourquoi pas ?

Elle jeta un coup d'œil du côté de la plage privée et du ponton où pouvaient accoster vedettes rapides et autres voiliers. Puis elle regarda les jardins, raison de sa visite. Sur la terrasse, il y avait une piscine et un jacuzzi, entourés de chaises longues. L'eau bleue, transparente, était une invite à y plonger. *Un petit bain vite pris, personne n'y verra rien*, se dit-elle.

Un coup d'œil à sa montre et elle passa son chemin car plus bas, sur une restanque, la roseraie l'attendait. Des centaines de rosiers plantés ici et là dans un désordre savamment organisé puisqu'il représentait deux cœurs enlacés. C'était d'un romantisme qui n'avait d'égal que l'envoûtant parfum que dégageait ce sublime parterre. Il n'était pas surprenant que son vieux voisin, Alex Peterson, lui ait demandé d'aller voir si ses fleurs allaient bien.

Elle avait rencontré cet homme le jour de son arrivée

à Bellezzo. Il était veuf et vivait au rez-de-chaussée du petit immeuble où elle-même louait un studio. Elle s'était arrêtée pour sentir les roses près de la barrière. Ils s'étaient mis à parler en anglais, ce qui l'avait arrangée compte tenu de son pitoyable niveau d'italien.

Comme elle, Alex était un déraciné. Il avait épousé une Italienne et vécu cinquante ans avec elle au bord du lac, jusqu'à son décès onze mois plus tôt. Il avait un fils à Milan, une fille et des petits-enfants à Londres. Désormais, son seul plaisir ici était ses roses, et son souci d'échapper aux tentatives de la moitié du village pour le remarier.

Pendant ses pauses, Grace, qui travaillait dans un café-pâtisserie-traiteur, avait pris l'habitude de lui apporter une douceur à l'heure du goûter. Une mauvaise grippe l'avait terrassé en plein été, ce qui, compte tenu de son âge avancé, l'avait inquiétée.

Malgré la vente de la villa, Alex avait continué à se sentir responsable de la roseraie. À voir les fleurs toutes écloses aujourd'hui, Grace comprenait pourquoi : il avait mis tout son cœur à les entretenir pour le nouveau propriétaire, il ne s'agissait pas qu'elles s'avisent de mourir maintenant.

Il avait donc chargé Grace de surveiller ses rosiers car même à la nuit tombée, il faisait encore très chaud et les roses risquaient de griller.

Elle remit encore une mèche rebelle derrière son oreille et chercha le tuyau d'arrosage, qu'elle réussit, non sans mal, à fixer sur le robinet du jardin. Elle, jardinière dans l'âme ? Pas vraiment.

Le matériel prêt, elle appela son vieil ami.

— Allô, Alex ? C'est Grace. Je suis à la villa. Les roses sont encore belles. J'arrose et je reviens. Je vais faire une photo et je vous l'apporterai.

— Pas besoin. Va donc au village et amuse-toi. C'est plus de ton âge. C'est ton premier festival, ici. Tu verras, il y a toujours un feu d'artifice du tonnerre.

— Non, Alex, vous n'êtes pas bien, je ne veux pas que vous restiez seul trop longtemps.

— Je ne suis pas seul. Sofia est arrivée il y a dix minutes avec trois litres de minestrone. Elle dit qu'elle ne partira pas tant que je ne les aurai pas bus. Je ne sais pas pourquoi elle fait tout ce foin, je ne suis pas malade à ce point !

Sofia était la cousine de Francesca, la patronne de Grace. C'était quelqu'un de formidable.

— Jetez-en un peu dans les rosiers, dit Grace en riant.

Au même moment son estomac se rappela à elle en gargouillant. Elle n'avait quasiment rien avalé depuis le coup de feu du matin. Elle hésita.

— Vous êtes sûr que je peux vous laisser ? En ce cas, je reviendrai vous voir demain matin.

Elle raccrocha, heureuse de sentir son ami requinqué. Elle prit une photo pour la lui montrer le lendemain. Dès qu'elle serait au village, elle irait acheter quelque chose à manger à la *Pasticceria Zullo*, où elle travaillait.

Ce soir, c'était le festival annuel de Bellezzo. Lanternes sur le lac, musique et danse, feu d'artifice, stands de nourritures variées, familles... Bref, la fête. Tout ce qu'elle n'avait jamais connu.

Il y aurait des touristes, évidemment, plein de touristes mais elle ne se considérait pas comme telle. Elle était d'ici, et bien décidée à le rester. Après une enfance bousculée, décousue, elle se réjouissait d'avoir enfin un chez-elle stable et bien à elle. Elle n'avait peut-être pas de famille ici, mais elle avait un ami qui avait besoin d'elle. Et cela lui plaisait.

Elle s'empara du tuyau d'arrosage et ouvrit l'eau. La puissance du jet la surprit. Éclaboussée, elle rit et, le tuyau bien en main, commença à arroser les rosiers.

Soudain, une main se posa sans douceur sur son épaule. Effrayée, elle poussa un cri et, brandissant le tuyau comme une arme, se retourna.

Grace distingua une haute silhouette masculine derrière les millions de gouttelettes du jet.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui lança-t-elle.

— Qu'est-ce que je fais là ? rétorqua l'inconnu avec une pointe d'accent américain.

Empoignant le tuyau, il s'aspergea malencontreusement et jura. Il était comique, tout mouillé et furieux dans son smoking dégoulinant d'eau. Instinctivement, elle s'approcha pour l'aider à faire glisser les gouttes de son vêtement. Il la laissa faire sans bouger. Elle leva les yeux vers lui et croisa son regard. Il avait de très beaux yeux noirs bordés de longs cils, des pommettes hautes et saillantes.

— Je suis désolée, dit-elle, rouge de honte en le reconnaissant.

Francesca lui avait montré une photo de cet homme publiée dans le journal local à l'occasion de la vente de la villa. Grace n'avait pas compris le premier mot de l'article, mais la photo l'avait frappée. Des pommettes saillantes comme celles-là ne s'oubliaient pas. C'était Rafael Vitale, le milliardaire connu pour ses fêtes décadentes.

— Vous n'avez pas de raison d'être là, lui dit-elle sans réfléchir.

— Ce serait plutôt à moi de vous dire cela. Je suis chez moi, ici. C'est vous l'intruse.

— Oh ! pardon ! Je ne pensais pas que... que vous seriez là, bafouilla-t-elle, confuse.

— C'est ce que je vois, répondit-il d'un ton glacial.

— Excusez-moi.

Il était vraiment beau, et vraiment très trempé.

— Ça va aller ? demanda-t-elle ne sachant trop que dire.

— Pas du tout, rétorqua-t-il ôtant sa veste de smoking détrempée.

Paralysée, elle resta à le regarder, bouche bée. Sa chemise lui collait à la peau. Elle faisait ressortir les muscles de son torse, ses abdos en tablette de chocolat. Il avait un physique stupéfiant. Intimidant, mais trempé – ce qui, finalement, la fit éclater de rire. Un rire nerveux, qu'elle essaya d'étouffer en plaquant la main sur sa bouche.

Il la fixait toujours, non plus furieux mais froid. Il fallait

qu'elle cesse de le fixer ainsi, mais elle ne pouvait pas. Était-ce ce qui s'appelait un coup de foudre ?

Son fou rire se calma. C'était vraiment excessif comme réaction. Pas étonnant que toutes les femmes lui tombent dans les bras si elles réagissaient comme elle ! Il devait avoir le choix, ce beau gosse, quand il voulait en mettre une dans son lit. En attendant, il devait la prendre pour une folle ou une hystérique. Ce qui ne devait pas le changer des autres...

Bon sang ! Il fallait qu'elle se reprenne !

Décidant qu'il valait mieux qu'elle s'en aille, elle se retourna pour partir. Hélas, elle glissa sur l'herbe mouillée et se tordit le genou. D'une main énergique, Rafael Vitale la releva et, sans le faire exprès, la plaqua contre lui. *Seigneur, ce torse !* Il était dur comme du béton.

Se sentant idiot, Grace n'osait plus lever les yeux. Elle l'entendit jurer puis lui demander si elle allait bien. Question stupide ! Il devait bien voir qu'elle ne tenait pas debout tant son genou lui faisait mal. En fait, il dut s'en rendre compte car, sans lui demander son avis, il la prit dans ses bras et l'emmena.

— Lâchez-moi !

— Pour que vous glissiez encore et que vous vous brisiez le cou ? bougonna-t-il. Vous êtes un danger. Et pas seulement pour vous ! Plus vite vous serez dehors, mieux ce sera.

— Vous m'emmenez où comme ça ? Vous allez me porter jusqu'à la grille ?

Il était assez fort pour ça. La situation était si cocasse qu'elle pouffa.

— Vous êtes hystérique ! lâcha-t-il.

Vexée, elle faillit lui répondre qu'il était mal embouché mais préféra se taire.

— Non. Ce sont mes nerfs qui craquent, c'est tout.

— J'aime mieux ça que vous entendre pleurer.

Il monta les marches du perron et entra dans la maison.

— Je suis Rafael Vitale.

— Je m'en doutais.

— Et vous ? Vous êtes...

Au lieu de s'arrêter dans l'entrée, il longea un large couloir et alla tout droit dans une immense cuisine hyper contemporaine, où il l'assit sur la table.

— Superbe ! s'exclama-t-elle, bluffée par la splendeur de cette demeure, mais gênée par l'effet que ce Vitale lui faisait.

Il ignora son enthousiasme.

— C'est douloureux ? demanda-t-il.

— Quoi ?

Ah, oui, ton genou, idiot !

— Il est engourdi.

Elle essayait de ne pas le regarder, mais ce superbe mâle l'attirait comme un aimant. Il s'approcha du réfrigérateur.

— Je vais mettre de la glace dessus. Vous allez avoir un bleu, mais ça vous fera du bien.

— Je préfère le violet, plaisanta-t-elle.

Sa boutade ne le fit pas rire du tout.

— Votre réfrigérateur est impressionnant. Comme le reste de la maison, d'ailleurs. Cette cuisine est plus grande que celle de la pâtisserie où je travaille ! Et puis tous ces appareils...

Il ne répondit rien. Il avait soigneusement enfermé de la glace dans un morceau de tissu. Il se pencha, releva légèrement sa jupe pour dégager son genou abîmé. Au contact du froid sur sa jambe, elle grimaça. Elle essaya d'ignorer le frôlement des doigts sur sa peau. Difficile...

— La villa était censée être vide jusqu'à demain. C'est ce que j'avais entendu dire.

— Vous parlez toujours autant quand vos nerfs craquent ?

Il maintint la poche de glace sur son genou.

— Non, je ne suis pas du genre bavard... D'habitude.

Elle avait appris depuis longtemps qu'à trop parler on finissait par livrer des secrets qu'on voulait pourtant garder pour soi. Elle aimait autant ne pas évoquer son éducation, les années passées... et le reste.

— Ça va maintenant, reprit-elle. Vous pouvez arrêter avec la glace.

Il ignora ce qu'elle disait et continua.

— Tenez-la fermement.

Elle approcha la main, effleurant la sienne au passage. Elle sursauta comme si elle avait reçu une décharge d'électricité.

— Pardon ! dit-elle.

Elle essaya de ne pas regarder Rafael Vitale qui retirait sa chemise mouillée. Malgré ses efforts, ses yeux étaient attirés. Il était musclé – elle l'avait déjà constaté – et très bronzé, avec un duvet bouclé qui descendait en V vers sa taille.

Quand il se détourna, elle passa la poche de glace sur ses joues en feu, essayant de se rappeler ce que Francesca lui avait dit de lui.

Rafael Vitale avait fait fortune dans la finance, un domaine auquel elle ne comprenait rien et qu'elle ne cherchait pas à comprendre. Actuellement, il sévissait avec le même succès dans l'immobilier, investissant à tout va, ce qui la laissait tout aussi indifférente. Elle ne voulait qu'une chose : un endroit à elle où elle serait heureuse. Cela lui suffisait.

À en croire les lectures *people* de Francesca, il ne fréquentait que mannequins sexy et aristocrates explosives, toutes ravies de partager son lit. Il suffisait de le voir en chair et en os pour comprendre pourquoi. D'ailleurs, une chaleur moite commençait à irradier son corps.

Plus vite elle serait partie, mieux ce serait. Elle était déjà assez embarrassée comme ça ! Elle n'avait pas besoin de s'enticher d'un homme qui ne boxait pas dans la même catégorie qu'elle.

— Pourquoi avez-vous pris une photo ?

S'il l'avait vue photographier les rosiers, c'était qu'il l'avait observée pendant qu'elle arrosait.

— Pour montrer à Alex que ses rosiers vont bien.

Il fit un pas vers elle.

— Qui est Alex ?

— Vous ne savez pas ?

— Je suppose que c'est le gardien. C'est la première fois que je viens ici, dit-il en la regardant droit dans les yeux.

Oui c'était le gardien. Il travaillait dans la propriété depuis plus de quarante ans.

— Vous avez acheté cette villa et l'avez fait restaurer sans la visiter ? Je veux dire sans vous renseigner ? Ça alors !

— Vous êtes sûre d'être là pour les roses ?

— Bien sûr. Sinon, que ferais-je ici ? Vous ne pensez quand même pas que je suis venue pour... pour vous rencontrer.

— Vous ne seriez pas la première.

— Je ne suis pas entrée par effraction, se défendit-elle.

Il s'appuya contre le banc d'en face, visiblement amusé par son souci de se justifier.

— La plupart du temps, elles essaient de trouver ma chambre.

— Je ne suis pas ce genre de femme ! protesta-t-elle, échauffée qu'il ait mentionné sa chambre.

— Je suis soulagé de l'entendre.

La tête penchée sur le côté, il scruta son visage. Pourquoi la regardait-il comme cela ? Que cherchait-il à savoir ? Elle le trouvait troublant, fascinant même, mais il ne lui inspirait pas confiance. Et peut-être se méfiait-elle aussi d'elle-même, songea-t-elle.

— Vous devriez aller vous changer, dit-elle, espérant qu'il comprenne le sous-entendu et se rhabille très vite. De toute évidence, vous alliez quelque part, et moi je dois retourner au village.

Elle gigota pour avancer jusqu'au bord de la table. Elle se préparait à poser le pied par terre lorsqu'il lui demanda :

— Au fait, vous ne m'avez pas répondu, c'est quoi votre nom ?

Sa question inoffensive lui fit battre le cœur anormale-

ment. Quand elle était plus jeune, elle répondait n'importe quoi à cette question. Mensonges, mensonges, mensonges. Cela avait duré une bonne dizaine d'années. « C'est pour ta sécurité, ma chérie. Pour qu'on reste ensemble. » Ne jamais dire son vrai nom. Bouger sans cesse pour se cacher. Un cauchemar. Mais c'était fini, aujourd'hui.

Elle soupira. Désormais, elle avait un nom de famille, qu'elle avait choisi. Dire son nom n'aurait pas dû la stresser. Et pourtant... Quelque chose la retenait, un frein dont elle ne comprenait pas la raison.

Pour la première fois, Rafael Vitale sourit. Un sourire si charmeur qu'en un clin d'œil il passa, à ses yeux, de l'ange déchu au héros magnifique. Incapable d'aligner deux mots tant elle était subjuguée, Grace fit semblant de s'intéresser aux appareils électroménagers qui trônaient dans la cuisine.

— Cela vous ennuie de me répondre ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Vous ne me reverrez jamais.

— Bien sûr, bien sûr... Je sais. Le truc, c'est que...

Elle se mordilla les lèvres. Quelle cruche de bafouiller ainsi !

— C'est que justement si, reprit-elle, vous allez me revoir. Parce que je vais remplacer Alex pendant quelques jours.

Son sourire se figea.

— Pour arroser les rosiers ? Pourquoi ? Il n'y a pas d'arrosage automatique ?

— Ce sont ses bébés, répliqua-t-elle sèchement. Vous nourririez vos bébés avec un système d'alimentation automatique ?

— C'est un problème que je n'aurai pas à affronter.

Il se redressa et planta les mains sur ses hanches, mouvement qui attira l'attention de Grace sur ses muscles bombés.

— Pourquoi faites-vous son travail ?

— Alex est mal fichu. Il a la grippe.

— En plein été ?

— Il est âgé.

— Et il doit encore travailler ?

— Eh oui !

Elle pointa le menton vers lui et le fusilla du regard. Ce Vitale ne savait pas la chance qu'il avait d'avoir Alex comme jardinier.

— Il n'est pas fiable, reprit Rafael calmement. Il n'aurait jamais dû vous donner le code d'entrée de la propriété.

— Il avait peur que vos fleurs périssent avec cette chaleur. Il a pensé bien faire. Ces rosiers sont toute sa vie.

— Ce n'est pas une raison pour donner les codes à n'importe qui.

N'importe qui ! Trop aimable, pensa-t-elle.

— Je me moque des roses. Ce qui m'importe, c'est le respect de ma vie privée. Et ma sécurité.

— Vous ne voulez pas que le bas peuple empiète sur votre espace. Ni partager votre lit avec des femmes qui s'introduisent chez vous.

Ces phrases à peine lâchées, elle les regretta. Pourquoi avait-elle dit ça ?

— C'est exactement cela.

Il sourit.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour me laisser partir ? Vous ne serez plus dérangé si je ne suis plus là. À l'avenir, je veillerai à venir arroser quand vous serez absent.

— Trop tard, dit-il. Je suis déjà dérangé. D'où venez-vous ? Et pourquoi êtes-vous là ?

— Je vous l'ai déjà dit. Je viens arroser.

— Vous parlez beaucoup mais, en réalité, vous ne dites rien.

Grace glissa de la table de la cuisine et, délicatement, tâta son genou. Il n'allait pas si mal.

— Bon, je vais pouvoir m'en aller.

— Non, dit-il, lui bloquant le passage.

— Pourquoi non ?

Ne voulant surtout pas rester bloqué contre son torse nu, Grace leva les yeux. Elle croisa son regard. Quels yeux ! Une lumière étrange les faisait briller intensément.

— Je vais être en retard à la soirée, dit-il. Il va me falloir une bonne excuse.

— Dites-leur la vérité. C'est tellement plus simple.

— Vous êtes pour la franchise ?

— Toujours.

Elle sentait son regard posé sur elle ; c'était vraiment dérangeant. D'ailleurs, son cœur battait comme un fou.

— Donc, vous êtes quelqu'un d'honnête ? Toujours ?

— En effet.

Il ricana.

— Personne ne l'est toujours totalement.

— Si ! Moi ! s'écria-t-elle.

On l'avait tellement obligée à mentir dans sa jeunesse qu'elle s'était juré de ne plus jamais le faire.

— Donc, tout le monde ment sauf vous, c'est ça ?

Ses lèvres rebiquèrent en un sourire désarmant.

— Puisque vous êtes si franche, venez donc avec moi à la soirée. Vous leur direz vous-même la vérité.

NATALIE ANDERSON

Maître de ses sentiments

En franchissant les grilles de la Villa Rosetta, Grace retient son souffle. La propriété est un chef-d'œuvre d'élégance, un joyau. Prendre soin des rosiers du parc, en l'absence du propriétaire, ne sera pas une corvée pour elle, mais un réel plaisir... Alors qu'elle se fait ces réflexions, elle tombe nez à nez avec le plus bel homme que la Terre ait jamais porté, mais qui, sans ménagement, l'accuse d'être une intruse. Aussitôt, Grace comprend qu'il s'agit du sulfureux Rafael Vitale. Le maître des lieux.

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN INÉDIT - 4,45 €

1^{er} octobre 2019



2019.10.10.85660
CANADA : 5,99 \$